

*Il n'y a pas d'avenir  
sans mémoire*

*Elie Wiesel*



N° 7 janvier 2009

[www.camb-rieucros.com](http://www.camb-rieucros.com)

## Modèles loin des top models

Un édito « coup de gueule » en guise d'hommage à Angelita, Candida, Dora, et toutes les autres sans « a », pour cause de « ras le bol » des Carla, Cécilia, Rachida et, la dernière en date, Sarah que n'aurait pas reniée Pétain.

Il ne faut voir là aucune démarche féministe, d'ailleurs jamais revendiquée par les dames de Rieucros, mais la volonté de nous renvoyer, à nous femmes d'aujourd'hui, une image ô combien différente de celle distillée en permanence par les médias.

Pourquoi les détenues de Rieucros me sont-elles, plus que jamais, si proches ? Bien sûr, leur engagement politique et leur combat ont motivé ce travail de mémoire qui me tient tant à cœur. Mais, au-delà, il y a l'admiration et l'affection qu'elles provoquent par leur force et leur instinct de vie. Femmes aux multiples facettes, intégrant dans leur quotidien carcéral l'art comme poursuite de leur lutte avec les armes du dessin, du chant, du théâtre et de la couture, sans passé de miss ou de top-model, sans photo à la une des magazines en vogue.

Mères courage (n'est-ce pas Pauline et Michel ?), n'en déplaise à Miss Alaska qui, aujourd'hui, de l'autre côté de l'Atlantique, rouvrirait volontiers des Rieucros pour ces femmes « de mauvaise vie ». Femmes élégantes, car le respect de soi-même ne passe pas forcément par les ateliers de Dior. Être femmes et le rester tant que les portes d'autres camps ne se refermeront pas derrière elles.

Elles n'ont jamais cherché à être plus fortes que les hommes. Elles ont été leurs égales car leur combat était le même. Pas plus top models que pitbulls, elles n'auraient pas aimé être le produit de marketing qu'est trop souvent devenue la femme de nos jours. En forçant le respect de ceux qui les tenaient enfermées, elles ont fait qu'aujourd'hui nous pouvons être ce que nous sommes.

Voilà pourquoi ce modèle nous oblige, en disant leur modernité, leur universalité et l'actualité de leur combat, au travail de mémoire sur ces « femmes véritables ».

Dany Rouveyre

*Année 2009 : tous nos meilleurs vœux coopératifs à toutes et tous*

## Lenka Reinerova, ancienne internée de Rieucros, est décédée

La dernière auteure pragoise écrivant en langue allemande, Lenka Reinerova, est décédée vendredi 27 juin 2008 à l'âge de 92 ans. Elle est autant regrettée en République tchèque qu'en Allemagne. Le quotidien Hospodarske Noviny lui consacre une nécrologie : "[...] Reinerova a personnifié durant de longues années la grande époque de la symbiose littéraire tchéco-germano-juive. Ce mouvement a été liquidé par les Nazis et décimé par les expulsions sauvages (après la Seconde guerre mondiale) ainsi que par l'épuration bolchevique. Lenka Reinerova y a échappé comme par miracle.» Née en 1916 dans une famille juive tchéco-allemande, elle se trouvait à Bucarest lorsque les Nazis entrèrent en Tchécoslovaquie. De là elle se rendit en France, où elle fut internée d'abord à la Petite Roquette puis au camp de Rieucros. Résidant à l'hôtel Bompard, elle fut accueillie ensuite au Mexique. Elle revint en 1945 à Prague où elle fut victime des purges stalinienne : elle passa 18 mois en prison. Réhabilitée en 1964, ses écrits furent à nouveau frappés d'interdiction en 1968.



« Au camp de Rieucros où, de la prison de la petite Roquette je fus transférée après un acquittement sans grande valeur prononcé par le juge d'instruction et le troisième tribunal militaire (toujours aussi mystérieux, sans acte d'accusation ni justification de l'acquittement), je n'essayais même pas d'établir mes quartiers, je me contentais de rester, dans une baraque en bois avec trente ou quarante autres femmes. Comme on m'avait transférée d'une prison, je fus d'abord placée dans la baraque des prétendues criminelles. Sur le bat-flanc au-dessus de moi dormait la gitane, Kali, mes voisines étaient des

voleuses à la tire, des prostituées, une faussaire, une maquerelle qui procurait à ses clients des employées de maison qui ne se doutaient de rien. Elles étaient toutes étrangères, nombre d'entre elles étaient des filles de mineurs polonais installés en France, au chômage et sans ressources.

Parfois de véritables batailles se déchaînaient dans cette baraque quand des voleuses à la tire s'attaquaient les unes aux autres avec des pelles à charbon et des tisonniers, pour la simple raison qu'elles ne voulaient reconnaître que la bande concurrente avait mieux « râtissé » qu'elles un grand magasin parisien. Lorsque nous - les « politiques », deux Polonaises et deux Tchèques - nous essayions de nous interposer, ce qui n'était pas sans danger, nous pouvions toujours compter sur le soutien énergique et ingénieux de ma voisine de bat-flanc, Kali. Elle séparait les filles, les engueulait dans une langue que personne ne connaissait, et lorsque par la suite un calme relatif, chargé d'électricité et de larmes était rétabli, elle avait l'habitude de venir s'asseoir près de moi et de me tenir à peu près ces propos :

« Elles sont bêtes. Elles se détruisent elles-mêmes, ici où tout le monde veut nous détruire. Tu le sais bien, je le vois sur ton visage. Tu es un peu comme moi, ce ne sera pas facile pour toi au milieu des autres.

- Quelles autres, Kali ?

Elle souriait d'un air satisfait en faisant un large geste de sa main puissante et pourtant osseuse, comme si elle voulait embrasser « l'autre monde » dans sa globalité, se contentant d'ajouter : « Tu sais bien, toutes les

deux nous savons. ». Sur ce, elle se levait, allait vers la porte, s'arrêtait sur le seuil et me criait : « Kali est ton amie, souviens-t'en. »

Je m'en souvins, même après mon transfert dans la baraque des « politiques ». Là, à ma gauche, il y avait Aida, une fille de Roumanie qui n'était pas une beauté, mais avait un beau nom, une fille généreuse, sympathique et totalement désarmée face aux multiples difficultés de la vie au camp. De l'autre côté il y avait mon amie tchèque Tonka. Je me sentais relativement en sécurité. Dans la baraque des politiques aussi, des femmes très différentes étaient appelées à vivre ensemble, ce qui n'était pas toujours simple, même s'il n'y avait pas ici de batailles rangées à coup de pelles à charbon. Mais les altercations souvent tout à fait excessives - parfois la raison n'en était qu'un espace pas plus large que la main sur le bas-flanc - pouvaient elles aussi déchaîner de véritables orages. Plus grave étaient les différences dans l'interprétation politique de la guerre ou la conception du comportement à adopter vis-à-vis du commandant du camp, surtout lorsqu'elles étaient exposées avec des mots intentionnellement blessants. J'étais tout aussi abasourdie que déconcertée par ces joutes oratoires empoisonnées. Tonka partageait mon indignation. Peut-être nous sentions-nous touchées parce que nous avons été contraintes à l'exil depuis peu, alors que nos compagnes étaient épuisées et énervées par de longues années passées loin de chez elles. Quoi qu'il en soit, on nous apostrophait souvent toutes les deux en ces termes : « Ah, les Tchèques ! » Ce qui ne nous déplaisait pas. Mais nous n'avons pas tardé à comprendre : des centaines de femmes entassées dans de grossières baraques en bois sur un terrain rocailleux, menacées par des dangers connus et inconnus, exposées à une insécurité totale ne peuvent pas vivre en bonne intelligence jour après jour le même quotidien monotone. Les illusions n'étaient pas de mise. Evidemment, quand une menace concrète se manifestait, nous nous serrions les coudes. Des exceptions isolées - par peur, lâcheté, instinct de conservation irrépressible, ou quelque autre faiblesse - ne pouvaient pas y changer grand chose.

Pour moi c'était toujours comme un rayon de soleil quand Kali, enveloppée dans ses hardes multicolores, apparaissait dans notre baraque. Lorsqu'il faisait froid elle venait avec quelques touffes d'herbes sèches.

« Mets-les dans tes souliers en bois », me recommandait-elle. Elle voulait parler des sabots qu'on nous avait remis en même temps que nos frusques de détenues. « Elles tiennent chaud aux pieds. »

Dans la canicule de terribles journées d'été, quand la baraque ressemblait au fil des heures à une couveuse, elle m'apportait une pierre lisse et ronde comme une boule, étonnamment froide, avec laquelle je pouvais me rafraîchir les mains et la plante des pieds.

« Merci, Kali. Où as-tu trouvé cette merveille ? »

- Dans le ruisseau, m'expliqua-t-elle.

- Mais il n'y a pas de ruisseau dans le camp.

- Non, sa large bouche s'élargissait en un sourire encore plus large, c'est exact. Dans le camp il n'y a pas de ruisseau. Le Bon Dieu a été obligé de me révéler où je devais trouver une pierre bien froide. Il est toujours plein d'attentions pour les tziganes. Mais dis-toi bien : un moment dans les mains, un moment sous la plante des pieds et tu restes fraîche, tu n'as ni fièvre ni douleurs. » Et en me faisant un signe de tête elle se sauvait. De l'autre côté des fils de fer barbelés un torrent clapotait.

Le terrain rocheux de Rieucros, qui, gelé et recouvert d'une couche de glace en hiver, nous donnait beaucoup de mal avait d'autres avantages. Un coin de nature était enfermé avec nous. Plus haut que les baraques, mais encore à l'intérieur de la clôture de barbelés, il y avait une carrière qui n'était plus exploitée. Avant d'interner dans cette région désertique des étrangères, Rieucros avait été un camp de travail pour les Espagnols réfugiés en France après la défaite de leur République. Ils nous avaient laissé un symbole (savaient-ils que des femmes allaient s'installer dans leur hébergement ?) : dans le grès deux mains d'homme étaient gravées, unies dans une poignée de mains forte et amicale. Cette poignée de mains dans le rocher au-dessus de nos baraques était réconfortante, elle était un message de solidarité. C'est du moins ainsi que je l'interprétais, et c'est pourquoi je m'y rendais volontiers, en pèlerinage en somme, j'avais presque le sentiment que ces mains d'hommes me caressaient.

Assise sur un bloc de rocher dans la carrière, j'ai rempli les cahiers emportés de la Petite Roquette ; j'ai écrit, pour moi, des contes dans lesquels le bien l'emportait toujours sur le mal, mais aussi des textes de chansons comiques sur la misère et les côtés burlesques de la vie au camp qui étaient ensuite chantées dans notre baraque à l'occasion d'anniversaires ou d'autres fêtes. Quand les femmes étaient de bonne humeur, quand elles riaient, j'étais contente. J'étais la seule à savoir que les mains d'hommes protectrices imprimées dans la pierre m'avaient aidée.

C'est ainsi que j'ai habité Rieucros, Virginia. Mon expérience de cette vie commune non désirée, nuit et jour, pendant longtemps, est à n'en pas douter radicalement différente de ton isolement sur les marches d'escalier, en plein vent, devant lesquelles des gens pressés passent sans cesse. Qui de nous deux a tiré le plus mauvais lot ? Qui a une possibilité concrète de changer les choses ? Mon amie Kali te conseillerait d'entreprendre, dans ta situation, quelque chose, au lieu de te contenter de tout accepter. J'ai bien sûr appris à ne pas prodiguer mes conseils à tout va.

Après un séjour au camp d'un peu plus d'un an, je continuai à errer sur les chemins de l'exil. On m'envoya un jour à Marseille, afin d'y organiser mon départ de France, car dans la zone encore non-occupée du pays, les autorités étaient soucieuses de se débarrasser autant que possible des étrangers importuns. Mais avant de pouvoir me mettre bravement en route, il se produisit un prologue curieux.

Début 1941, il faisait un froid de voleur et je n'avais pour toute garde-robe qu'une jupe, un chemisier et un imperméable. C'est dans cette tenue que j'avais été arrêtée à Paris par une chaude journée d'automne, et je ne possédais rien d'autre ; c'est alors qu'à ma grande surprise me parvint une convocation m'ordonnant de me rendre à Marseille - condition préalable pour pouvoir quitter le camp - au consulat hollandais avec lequel je n'avais jamais eu de contact auparavant et ne devais plus en avoir par la suite. J'écrivis donc à Marseille à des amis, des Tchèques qui avaient combattu en Espagne, et s'étaient enfuis des différents camps où on les avait internés, je leur exposai la situation. Un paquet arriva rapidement à Rieucros à mon intention et j'en sortis un tailleur chaud - ô miracle il était à ma taille - et quelques pelotes de laine « pour un pull-over ». Mon autorisation de sortie portait la date du lendemain. Des compagnes de détention me vinrent en aide. L'une tricota le devant, l'autre le dos, deux autres s'attaquèrent aux manches et la bonne Anni qui traîna la patte pendant toute son émigration et son internement suite à une maladie de la hanche, tricota même un petit col « pour que tu sois un peu jolie ». Je n'ai jamais de ma vie vu des aiguilles à tricoter s'agiter sur un rythme aussi frénétique. Les femmes organisèrent les « trois huit du tricot », Aida montait la garde à la porte pour donner l'alerte à temps si les sentinelles approchaient, et le lendemain, chaudement emmitouflée, je pus commencer, en compagnie d'autres femmes, apparemment des antifascistes italiennes, mon voyage vers Marseille et même vers la liberté toute proche.

*Promenade au lac des cygnes*, par Lenka Reinerova, L'esprit des péninsules, 2004 pour la traduction française, pages 115 à 118

## *Le camp de Masseube dans le Gers*

Le Centre d'hébergement de Masseube, construit au printemps 1940, était à l'origine destiné aux réfugiés du Nord et de l'Est de la France pendant la *drôle de guerre*. En mars 1943, il était inutilisé et a été remis en service pour y regrouper des déportés, en très grande majorité des Juifs allemands de Bade et de Palatinat expulsés le 22 octobre 1940. Ils provenaient de camps du sud de la France, de Nexon principalement, où ils avaient échappé aux rafles de l'été 1942, et étaient pour la plupart âgés de plus de soixante ans. En 1943, le camp de Masseube est appelé un « camp de vieillards ». Après une vague de transferts vers d'autres camps au cours de l'été 1943, près de 200 de ces déportés juifs d'Allemagne et d'Europe centrale y ont séjourné, les derniers jusqu'à la fin de l'année 1945, en compagnie de plusieurs dizaines d'Espagnols. A partir de 1946 le site est devenu un centre d'accueil des réfugiés espagnols, puis de colonies de vacances.



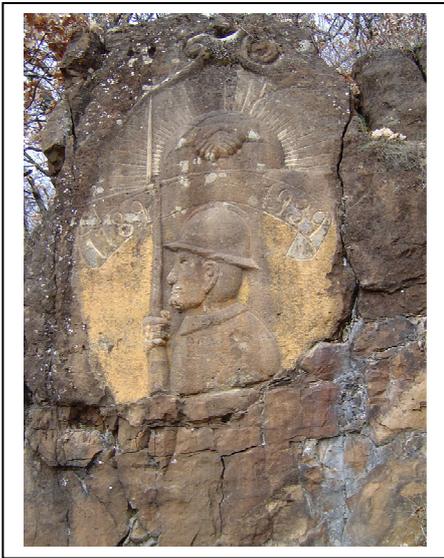
Camp de Masseube  
photo MII\_123 CDJC Paris

*Pour en savoir plus, consultez le site suivant : <http://pagesperso-orange.fr/e.de-luget>*

## Lorsque ressurgissent des souvenirs d'enfance

Dans les années 50, j'avais alors 8/9 ans, je venais avec mon frère passer quelques jours de vacances chez mes grands-parents qui habitaient une petite maisonnette à Castelsec. Dans ma mémoire, mon grand-père est resté un petit bonhomme moustachu, fumant la pipe, ramasseur d'escargots et tressant des paniers ou des corbeilles à linge (des « banastes ») et aiguisant ses outils sur une meule à eau dont je tournais la manivelle au rythme de la pédale actionnée par mon « papé ». Avec le recul je suis étonné du côté dérisoire de ces souvenirs .... La vie se résume-t-elle à de si petites choses !!!!

Pour exercer son activité de vannerie, mon grand-père avait pour habitude de se rendre dans le vallon de Rieucros pour faire provision « d'amarines » (osier) pour le tressage et de noisetiers pour l'armature de ses paniers. Mon frère et moi l'accompagnions lors de ce qui, pour nos petites jambes, nous apparaissait une lointaine expédition .....



Quelques 30 à 35 ans plus tard, à un moment difficile de ma vie, me remémorant mon enfance, je me revoyais dans les bois de Rieucros et l'image d'un rocher sculpté me revenait sans cesse à l'esprit sans que je sois tout à fait persuadé de la réalité de ce souvenir (mon imagination me jouait-elle pas un tour ?)

Décidé à en avoir le cœur net, un dimanche après-midi ensoleillé d'automne, je décidais d'aller faire un tour dans le vallon de Rieucros..... mais là déception, impossible de reconnaître les lieux de mon souvenir. Dans ma mémoire je voyais un bois sombre et plat..... alors que Rieucros est tout sauf plat !!. La distance parcourue à pied dans mon enfance depuis Castelsec me semblait énorme, aussi j'entrepris mes recherches dans un secteur situé à mi-chemin entre l'ancien camp et le pont de Marates.... Recherches vaines ... je recommençais, sans plus de succès la semaine suivante. Je commençais à croire que ce « souvenir » était purement et simplement le fruit de mon imagination.

Quelques temps plus tard, à l'occasion d'un repas de famille, et pour en terminer avec cette « illusion de souvenir » je relatais mes recherches à mon frère afin de savoir si lui, se souvenait de ce rocher sculpté. Etonnement de mon frère qui me déclarait qu'il n'avait jamais osé m'en parler, persuadé qu'il était d'avoir « inventé » ce souvenir .... et pourtant notre grand-père nous avait raconté avoir eu des contacts avec le sculpteur qui lui confiait ses ciseaux à pierre pour aiguisage (sur la fameuse meule à eau !).

Conforté dans mes souvenirs, je reprenais mes recherches, mais cette fois de manière plus systématique à partir de la dernière maison du vallon (à proximité de la stèle souvenir). Après plusieurs heures de ratissage à partir du fond du vallon jusqu'à la bordure de la RN 106.... Je retrouvais enfin le Rocher Sculpté que m'avait fait découvrir mon grand-père.

Dès lors, c'est avec beaucoup de plaisir, que je faisais découvrir ce site à mes enfants et à mes amis bien avant que le sentier d'accès actuel ne soit aménagé.

JC. B.

## Triste nouvelle...

C'est avec une grande tristesse que nous avons appris le décès d'Yves Bettini, époux d'Angelita Bettini. Nous présentons à Angelita et sa famille nos plus sincères condoléances. Yves Bettini nous laisse le souvenir d'un homme dont la vie, et ce dès son plus jeune âge, fut engagée au service de valeurs républicaines. C'était un farouche défenseur de toutes les libertés, un homme qui savait revendiquer et défendre les causes justes. Il avait aussi un grand sens de la famille et de l'amitié. Yves Bettini est décédé le dimanche 23 novembre.

## ... Et autres nouvelles...

♦ Commémoration du 70<sup>e</sup> anniversaire de la Retirada dans toute la région Languedoc-Roussillon d'octobre 2008 à juin 2009. Pour la Lozère, le lycée Emile Peytavin accueille une exposition sur la Guerre Civile Espagnole et ses conséquences pour les républicains. En décembre s'est tenu le spectacle de Susana Azquinezzer avec Bernard Ariu accordéoniste intitulé « *Exils d'Espagne, de la retirada à aujourd'hui* ».

♦ Parution : Le passé lozérien expliqué à nos enfants. Mercredi 17 décembre, à 17 h 30, les Archives départementales de la Lozère présentent, dans leurs locaux, la dernière publication de son service éducatif. "Le Camp d'internement de Rieucros (1939-1942) ou l'internement de la République à l'État français". Sandrine Peyrac, professeur d'histoire, géographie et d'éducation civique et ancienne responsable du service éducatif des archives, est l'auteur de cet ouvrage de 150 pages. Celui-ci



est constitué de nombreux témoignages et illustrations tels que des photographies, des aquarelles et des poèmes réalisés par des interné-e-s, de documents administratifs, de journaux d'époque. Destiné plus particulièrement aux enseignants, il peut également susciter l'intérêt de tous les passionnés d'histoire, grâce aux nombreux documents des archives départementales de la Lozère qui y figurent dans leur intégralité. En vente aux Archives départementales de la Lozère, au prix de 12 €. Pour plus d'informations, contact au 04 66 65 22 88.

♦ Une stèle commémorative sur l'emplacement de l'ancien centre de rétention administrative de Rivesaltes. A Rivesaltes, au nord de Perpignan, se trouve le camp Joffre, un ancien terrain militaire, aujourd'hui désaffecté pour sa majeure partie. Cela n'a pas toujours été le cas : près de 20 000 personnes durant la Seconde Guerre mondiale et un nombre plus grand encore après la guerre d'Algérie, lorsque ce camp a servi de lieu de transit pour des familles de Harkis. En 1985, le centre de rétention administrative (CRA) de Rivesaltes ouvre ses portes sur la partie du terrain utilisée exclusivement par les militaires. Durant 22 ans, ce sont plus de 20 000 personnes, majoritairement des hommes, venues des quatre coins de la planète et qui avaient quitté leur pays d'origine, la misère et les violences, qui y ont été placées. « Retenus » sur décision administrative, c'est dans ce centre qu'ils ont attendu l'avion ou le bateau qui devait les ramener « chez eux ». En décembre 2007, ce centre a été fermé. Non pas pour mettre fin à la rétention et aux reconduites à la frontière mais pour créer près de l'aéroport de Perpignan un nouveau centre : plus grand, plus moderne, avec plus de caméras, plus de grillages et plus de surveillance et de surcroît habilité à « accueillir » des femmes et des familles. Aujourd'hui, près d'un an après sa fermeture, la Cimade souhaite que l'on se souvienne des milliers de migrants reconduits depuis le centre de Rivesaltes. Une stèle a été inaugurée à leur mémoire le samedi 12 décembre 2008 à 11 heures.